

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Désertter (Punk IV)

René Lapierre

Volume 39, numéro 2 (230), avril 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32511ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapierre, R. (1997). Désertter (Punk IV). *Liberté*, 39(2), 114–116.

POÉSIE

RENÉ LAPIERRE

DÉSERTER (Punk IV)

C'est comme ça que je nous ai rêvés.

Chester Himes,
« Une vie éternelle »

Le monde nu. Le monde au-delà de ce qui s'impose, de ce qui se conçoit; du sens.

Le monde désert. Qu'y a-t-il au-delà ?

Rien. Celui qui arrive au désert a quitté le monde sans même sortir du monde. Nul besoin de partir; c'est le lointain qui fait retour, *là-bas* qui se condense, porté tout près de nous, en une seconde unique. Là-bas traduit ici, dans la lumière de nul temps. Entendez-vous le vent ?

Là-bas se trouve une plaine, un champ. Là-bas est ce désert où commence le monde, dans la lumière lointaine du dedans. Ne reste plus alors que ce recommencement; réapprendre même la langue, la possibilité dans la langue de ce retour vers le plus lointain rivage, le propre du Nom quel qu'il soit, dans une forme exempte de mot. Que le sens prétendu se disperse, que la langue elle-même se perde dans le Nom, fasse entendre en

toute chose le nom propre du manque absolu de cette chose, comme en une lettre amoureuse, toute énigme et toute nécessité.

Si la nuée du sens se disperse, alors quelque chose s'ouvre au-delà. Ou plus exactement, quelque chose de lointain s'ouvre tout près, dans le présent du monde. L'artiste, aussi bien, n'est pas quelqu'un qui a pris congé du monde, mais qui tout à l'inverse a permis au lointain de faire retour en lui. De dégager la place, devenir voix, langue, souffle. De l'habiter. L'ermite n'habite pas forcément le désert; mais nécessairement le désert l'habite.

Cette maison, ce désert, ce champ, ne sont pas des lieux mais des bordures. Aussi ne part-on pas pour elles. Nul n'arrive à elles, qui ne demandent pas le départ mais l'abandon. Supposent peut-être un éloignement, mais immobile. *Forme la plus inattendue, la plus incalculable de l'apaisement: faire silence. Discerner le désert. Peu importe la chose et peu importe le mot: ne plus bouger. Laisser le désert s'approcher, le Nom s'ouvrir. Pour le reste tu n'auras rien gardé. Nulle réserve, nulle attache. Nul temps.*

Que la peur s'apaise enfin; que la mélancolie elle-même ne s'effraie plus d'être ce qu'elle est, ce qu'elle ignore, ce qu'elle a désappris.

Entendez-vous le vent?

Frôlement d'enfance et de nuées, cloches des panoramas, sifflets de gares, adieux, adieux.

Tristesse mais apaisement; abandon dans la claire lumière.

Le train filera le long des paysages, nous serons emportés. Non pas séparés ni perdus, ni quoi que ce soit de semblable. Mais reposant, immobiles dans la profondeur du vent.

Dispersés et sauvés; ainsi serons-nous alors, comme l'avait rêvé dans une nouvelle de Himes une femme amoureuse, et comme moi aussi un jour je nous avais rêvés.